

La démarche politico-nationale du rénovateur de la langue hébraïque, Eliezer Ben-Yehuda

Mordechai Schenhav¹

La renaissance des langues anciennes ou la transformation de dialectes parlés en langues littéraires au XIX^e siècle est intimement liée à l'émergence de l'idée de nation et à la lutte pour l'autodétermination ou l'indépendance étatique des peuples. Ainsi en a-t-il été du grec, d'un côté, et de l'autre, du roumain, du slovaque et des autres langues slaves. Le cas de la renaissance de l'hébreu à cette époque est un peu différent du fait de la situation particulière des Juifs d'Europe de l'Est qui, certes, constituaient plus des deux tiers de la diaspora mais étaient dispersés parmi plusieurs peuples revendiquant eux-mêmes leur spécificité culturelle, linguistique, leur identité nationale et, à terme, leur indépendance.

Dans un premier temps, au milieu du XIX^e siècle, la naissance en Europe de l'Est et en Europe centrale de journaux en hébreu ainsi que d'une littérature hébraïque profane – romans, nouvelles, poésie, essais – résulta à la fois d'une volonté de rapprocher les communautés juives de leur environnement au travers de traductions de textes et d'informations sur le monde extérieur, et de créer une langue de communication écrite traitant de sujets non religieux et développant une littérature profane moderne. À une époque où la laïcité commençait à pénétrer ces communautés, l'élite intellectuelle voulait favoriser leur rapprochement par un lien non religieux et créer une nouvelle identité culturelle juive, liée, certes, à la langue sacrée de la synagogue et de la religion, mais pouvant aussi regrouper les Juifs traditionnels et laïcs autour d'une langue nationale commune, connue d'eux mais rénovée et modernisée pour les besoins de la communication contemporaine profane. Naturellement, cela pouvait aussi, à la longue, contribuer à la naissance d'une identité nationale qui remplacerait l'identité religieuse à une époque où le sentiment religieux était en perte de vitesse, tandis qu'émergeaient des notions ethnico-culturelles et nationales. Mais personne, parmi cette élite, ne revendiquait la transformation de l'hébreu en langue vernaculaire ni une quelconque autodétermination ou indépendance étatique.

Un phénomène parallèle se produisit à partir des années 1880 : la transformation du yiddish d'un dialecte parlé par l'ensemble des communautés juives d'Europe centrale et orientale en une langue écrite dans de multiples journaux et ouvrages littéraires. Dès la fin du XIX^e siècle, le mouvement autonomiste de Simon Doubnov² dans la classe moyenne et, dans la classe ouvrière, le Bund (Ligue géné-

1. Université de Strasbourg, Institut d'études hébraïques.

2. Né à Mstislav en 1860, assassiné par les nazis à Riga en 1941.

rale des ouvriers juifs de Lituanie, de Russie et de Pologne, parti et syndicat socialiste créé en 1897), ont soutenu cette émergence du yiddish comme langue culturelle commune du monde ashkénaze, mais n'ont jamais prétendu aspirer à davantage qu'une simple autonomie culturelle au sein des États d'Europe de l'Est, où les Juifs étaient fort nombreux.

C'est seulement à la fin des années 1870, avec les écrits du jeune Eliezer Perlman³, plus connu sous son nom de plume, Ben-Yehuda (« fils de Judée »), que fut établi le lien entre la langue hébraïque parlée par un peuple juif majoritaire dans le futur sur un territoire donné, en l'occurrence la Palestine – la terre d'Israël – et l'autodétermination juive, en l'occurrence l'indépendance.

La particularité de la contribution d'Eliezer Ben-Yehuda à la renaissance de l'hébreu comme langue vernaculaire se manifesta non seulement à travers les appels qu'il lança à plusieurs reprises entre 1879 et 1881, lors de son séjour à Paris et à Alger, mais surtout par son engagement personnel : en 1881, il s'établit en Palestine pour mettre en pratique ses idées et s'attacha, durant tout le restant de sa vie à Jérusalem, à répandre l'utilisation de l'hébreu comme langue parlée quotidienne, à le transformer en langue d'enseignement dans la communauté juive locale et à en étendre le vocabulaire pour l'adapter aux besoins de son époque. Il est connu, en Israël et dans les milieux hébraïsants, comme l'instigateur de l'utilisation de l'hébreu comme seule langue de communication familiale, le lanceur de groupes de parole en hébreu, le propagateur de la méthode d'enseignement « l'hébreu en hébreu », le promoteur de l'enseignement dans cette langue, de la maternelle à la Haute École technologique et scientifique, le fondateur du Conseil de la langue hébraïque – l'équivalent hébreu de l'académie française – et le rédacteur du grand dictionnaire hébraïque.

Or Ben-Yehuda n'était à l'origine ni linguiste, ni philologue mais un journaliste engagé, un nationaliste et un homme d'action qui utilisait la langue hébraïque parlée et cherchait à l'adapter au monde moderne pour promouvoir la renaissance nationale étatique du peuple juif, pour lui primordiale.

Elève des *yeshivot* lituaniennes, lycéen à Dinaburg et étudiant en médecine à Paris, il fut très proche de l'intelligentsia révolutionnaire russe qui appelait les intellectuels à aller vers le peuple et à éduquer sa conscience ; ainsi tenta-t-il d'adapter cette vision au contexte linguistique et culturel juif. Fortement impressionné par la lutte pour l'indépendance des peuples des Balkans face à l'Empire ottoman entre 1877 et 1878, il pensait que le peuple juif pouvait lui aussi avoir son propre État. Profondément influencé par le roman de George Eliot, *Daniel Deronda*, publié en 1876, dans lequel un jeune Juif assimilé retourne vers ses racines et part en Palestine pour collaborer à l'établissement d'un État pour les Juifs, et impressionné par certains hommes d'État français, notamment Léon Gambetta, il envisage une carrière politique pour promouvoir cette idée.

Son installation en Palestine durant l'été 1881 fut, à l'image du héros d'Eliot, un geste décisif et sans précédent à cette date. Car même après les po-

3. Né près de Vilnius, en Lituanie, en 1858, mort à Jérusalem en 1922.

groms de 1881-1884 dans l'Empire russe et le commencement de l'immigration sioniste, aucun *maskil* (intellectuel hébraïsant) ne partit pour la Palestine, alors que Ben-Yehuda s'établit à Jérusalem avant même le début des manifestations antisémites en Russie méridionale.

En effet, sa foi dans le nationalisme juif précède son intérêt pour la renaissance de la langue vernaculaire hébraïque. En 1917, il décrit, dans l'introduction de son dictionnaire, l'origine de son sionisme – « une profonde voix intérieure m'a dit : la renaissance d'Israël sur la terre des ancêtres » –, mais sans mentionner la langue. Dans son premier article, « Une grave question », publié en avril 1879, il définit le nationalisme juif toujours sans rapport avec la langue mais reposant sur le sentiment profond d'une histoire et d'une foi communes, une solidarité et un espoir de vivre à nouveau sur la terre des ancêtres. Plus encore, il affirme qu'une langue commune n'est pas indispensable à une nation et que c'est le cas également pour le peuple juif. Il est davantage préoccupé par l'avenir de la nation juive que par le problème existentiel des Juifs. Car selon lui, leur existence a été préservée dans le passé par la religion juive et par l'antijudaïsme. Avec l'avancée de l'émancipation, l'intégration des Juifs dans la société environnante et la laïcité, le poids de la religion et de l'antijudaïsme s'amointrit et le peuple juif se trouve menacé de disparition. L'idée nationale doit donc remplacer l'identité religieuse, qui s'étirole. Eliezer Ben-Yehuda précède ainsi de plus d'une décennie le penseur du sionisme culturel Ahad Haam⁴.

Il ne met ses idées nationalistes en rapport avec la langue qu'à la fin de 1880, dans la « Lettre ouverte » qu'il envoie au rédacteur de *Hashahar*, Peretz Smolenskin⁵. S'il appuie Smolenskin dans sa critique du mouvement réformateur juif en Allemagne, insistant sur le fait que l'hébreu doit continuer à remplir sa fonction de lien spirituel unissant les diverses communautés juives dans le monde, Ben-Yehuda affirme que la littérature de la *Haskala* – le mouvement culturel hébraïque en Russie – est artificielle, car coupée des sources d'un art vraiment créateur, coupée de la vie elle-même. Selon lui, une littérature authentique ne peut émerger que dans un environnement social parlant la langue dans laquelle cette littérature est écrite :

Nous parviendrons à faire revivre la langue hébraïque seulement dans un pays où le nombre d'habitants hébreux dépassera celui des non-Juifs. Augmentons donc le nombre de Juifs dans notre pays désolé ! Que le reste de notre peuple retourne au pays de ses ancêtres ! *Faisons renaître la nation et sa langue revivra aussi !* [...] Nous devons faire [de l'hébreu] la langue de nos enfants sur la terre où, par le passé, il a fleuri et laissé mûrir ses fruits⁶.

4. Né près de Kiev en 1856, mort à Tel-Aviv en 1927.

5. Né en Russie en 1842, mort au Tyrol en 1885.

6. Eliezer Ben-Yehuda, « Lettre au rédacteur de *Hashahar* », 1879, dans Arthur Hertzberg, 1969, *The Zionist Idea*, édition revue, New York, Jewish Publication Society of America, p. 164. C'est moi qui souligne.

Ainsi, la renaissance de la langue et son épanouissement seront les conséquences de la renaissance nationale et politique en Palestine. Et il ajoute :

La langue hébraïque peut vivre seulement si nous *faisons revivre la nation et la faisons revenir dans sa patrie*. En dernier ressort, telle est la seule voie permettant de réaliser une rédemption durable. Faute d'une telle solution, nous sommes perdus. Perdus à jamais ! [...] La *religion* juive sera sans doute capable de perdurer même dans des pays étrangers. Elle adaptera ses formes à l'esprit du lieu et du temps, et son destin suivra celui de toutes les religions. Mais la nation ? Elle ne peut vivre que sur son propre sol. Elle peut revivre et donner des fruits magnifiques uniquement sur sa propre terre, comme par le passé⁷.

Il affirme même avec insistance : « Si je ne croyais pas dans la rédemption du peuple juif, alors j'aurais jeté la langue hébraïque comme quelque chose d'inutile⁸. » En quête d'une conception laïcisée et nationale de l'identité juive, il ne croit ni à l'orthodoxie ni à l'assimilation.

Ce qu'il faut faire selon lui, c'est convaincre les Juifs que s'ils arrivent à s'installer sur la terre des ancêtres, ils seront les maîtres du pays et un peuple comme les autres. Dans les articles qu'il rédige à Paris, il insiste sur le fait que le moment n'est pas à la lutte antireligieuse ou en faveur de la *Haskala* (la culture hébraïque profane), et que les non-religieux comme lui doivent faire toutes les concessions possibles aux orthodoxes afin de garder l'unité d'action du peuple pour réaliser l'œuvre immense de renaissance nationale, précédant ainsi les démarches des laïcs du mouvement « Amants de Sion » dans les années 1880, et celle du fondateur du mouvement sioniste, Theodor Herzl⁹, dans les années 1890. En effet, durant les sept premières années de sa vie à Jérusalem, cet athée se conduit comme un juif de stricte observance. Son premier article écrit à Jérusalem, à l'automne 1881, critique l'Alliance israélite qui, à la suite des pogroms intervenus en Russie, annonçait qu'elle n'aiderait que ceux qui voulaient partir en Amérique, tandis qu'il proposait quant à lui que les Juifs créent un organisme pour faciliter leur établissement en Palestine, devant une fois encore les leaders du mouvement « Amants de Sion » et Herzl.

C'est seulement avant son départ de Paris qu'il conçoit, dans son article « Le drapeau du nationalisme », le nationalisme juif en trois termes : « Pays, langue nationale et éducation nationale. Celui qui renonce à l'un de ces trois concepts renonce à l'essence même du nationalisme. » Et il part à Jérusalem pour y mettre en application ces concepts. Pour lui, la renaissance nationale est l'objectif principal de sa venue en terre d'Israël, l'hébreu parlé n'étant qu'un moyen essentiel d'y parvenir. Ainsi, le premier manuel scolaire qu'il publie en 1891, *Kitzur divrei hayamim* (« Un résumé de l'histoire »), entend donner « une

7. *Ibid.*, p. 165. C'est moi qui souligne.

8. *Ibid.*, p. 165.

9. Né à Budapest en 1860, mort à Edlach en 1904.

idée fidèle de l'histoire du peuple d'Israël en tant qu'entité politique ». C'est seulement en 1896, dans un article publié par la revue *Hatsvi* (n° 41), qu'il a créée, qu'il donne à la langue une importance plus grande encore dans la définition d'un peuple : « Celui qui souhaite transformer en peuple un groupe quelconque de personnes le fera en le définissant par sa langue, ce par quoi tout peuple se définit. »

Certes, en 1903, Ben-Yehuda est favorable à la proposition de Theodor Herzl d'établir un foyer national juif en Ouganda car, à ses yeux, la langue et le peuple priment le territoire, et cela malgré son attachement personnel à la terre d'Israël. Nombre de raisons le font soutenir cette solution : le redémarrage des pogroms en Russie, la crise économique et démographique du nouveau *Yishouv* (la communauté sioniste en Palestine), l'obstruction turque aux plans sionistes, les réticences de Rothschild et les difficultés dans la progression de la langue et de l'enseignement. De plus, à la lumière de ses déboires avec la communauté orthodoxe de Jérusalem, il pense que cette proposition affranchirait le politique juif de la domination des orthodoxes.

C'est la deuxième vague d'immigration sioniste, dès 1904, qui va le rassurer à nouveau sur une possible solution nationale en Terre d'Israël.

Éléments de bibliographie

- BEN-YEHUDA E., 1988, *le rêve traversé*, Paris, Scribe.
- BENSOUSSAN G., 2002, *Une histoire intellectuelle et politique du sionisme*, Paris, Fayard.
- DELMAIRE J.-M., 1990, *De Hibbat-Zion au sionisme politique*, Lille, Anat.
- 1999, *De Jaffa jusqu'en Galilée. Les premiers pionniers juifs*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- DIECKHOFF A., 1993, *L'invention d'une nation*, Paris, Gallimard.
- KANIEL Y., 1981, *Continuity and Change, Old Yishuv and New Yishuv during the First and the Second Aliyah* (en hébreu), Jérusalem, Yad Y. Ben-Zvi.
- KOUTS G., 1993, *La naissance de la presse hébraïque moderne*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- LANG Y., 2000, « Eliezer Ben-Yehouda et la résurrection de l'hébreu », *Naissance du nationalisme juif, 1880-1904*, Actes du Colloque des 3-4 novembre 1997, Villeneuve d'Ascq, Université Lille 3, Ceges.
- SHIMONI G., 1995, *Zionist Ideology*, University Press New England.
- YAARI A., 1958, *The Goodly Heritage*, Jérusalem, Youth and Hechalutz Dept. of the Zionist Organization.